

**Jacques Lusseyran**

Le monde  
commence  
aujourd'hui

L'ARTISAN PHILOSOPHE

**Silène**



Extrait de la publication



Le monde  
commence  
aujourd'hui

Ouvrage réalisé sous la direction des éditions Silène

Conception graphique :

THE DUKE MMXII

Contribution éditoriale :

Philippe Rollet

*Le monde commence aujourd'hui* a paru initialement  
en 1959 aux éditions de La Table ronde

© Silène, Paris, 2012 pour l'édition française  
68, rue de la Folie-Méricourt  
75011 Paris  
© Héritiers Jacques Lusseyran, 2012

Imprimé en France (Union européenne)  
Dépôt légal : 3<sup>e</sup> trimestre 2012



**Jacques Lusseyran**

Le monde  
commence  
aujourd'hui

L'ARTISAN PHILOSOPHE

**Silène**





**A** trente-quatre ans, il me semble que je viens de naître. C'est une sensation de chaque jour. Elle est comique, si l'on veut. Mais elle est bien vivante, et si comble de force et si propre que j'ai envie de la crier.

Le monde commence aujourd'hui. C'est une réalité pour moi, chaque fois que je n'ai pas peur. C'est une réalité pour tous les hommes. J'en viens parfois à me demander si la peur ne serait pas la cause principale, la seule cause de notre vieillissement.

Je me sens jeune, très jeune. C'est la raison qui me pousse à écrire. D'autant plus que ma jeunesse est pleine de souvenirs. Et ce n'est pas contradictoire.

Tous ces lieux où j'ai vécu, tous ces hommes surtout que j'ai aimés n'appartiennent pas au passé. Ils n'habitent pas ce pays abstrait qu'on appelle « autrefois » : ils sont en moi, dans mon esprit, dans mon présent.

C'est sans doute pourquoi ils reviennent en foule au moment où je suis le plus jeune, le plus proche de chacun des instants de ma vie.

Je crois en tout cas qu'il vaut la peine de dire, à trente-quatre ans, comment on l'aime la vie, et qui vous a appris à l'aimer. Il me semble même que cela peut être une chose utile, utile à quelques autres, quand celui qui parle est devenu aveugle à huit ans et s'est trouvé, à vingt ans, dans un camp de concentration nazi.

Ces raisons-là, je le vois bien, peuvent paraître trop vastes, intempérantes, presque grandioses. J'essaierai de ne pas me servir d'elles trop souvent.

Heureusement, pour écrire, j'ai des motifs plus simples.

Je vis à l'étranger depuis quelques semaines, en Amérique, en Virginie. J'ai fait amitié avec ce pays d'une façon complète et immédiate. Mais enfin ce n'est pas mon pays : je n'y ai pas encore mes habitudes de famille, mes habitudes d'imagination. L'Amérique est pour moi une nouvelle connaissance, et c'est

cela justement qui me rend bavard. Je voudrais tout lui dire. Je voudrais essayer de lui dire ce que je sais de meilleur.

Je suis Parisien, Parisien des maigres jardins publics, du Luxembourg et du Champ-de-Mars, et me voilà jeté sur le flanc des montagnes, de montagnes très belles et barbares, tout habillées de vraies forêts à perte de souffle. Cette fois, c'est l'air et le silence qui me font parler parce qu'ils ont, ici, la plénitude d'un chant.

Je ne plaisante pas : ce sont bien là mes raisons d'écrire. Il y a dans le bruit des villes, désormais, un maléfice qui vous brouille avec vous-même, un poison qui efface les souvenirs.

Là où je suis, il n'y a plus que la vie, c'est-à-dire un grand vide, un trou, un appel. Il n'y a plus rien qui m'empêche de faire monter de moi ces richesses que je contiens, comme tous les hommes, sans le savoir. Que dis-je ? Tout m'invite à le faire.

\*

Connaissons-nous beaucoup de gens qui n'aient pas honte de ce qu'ils aiment ? De ce qu'ils aiment et de ce qui les fait vivre ? Comme cette honte-là est stupide et comme je voudrais la chasser, pour mon compte, à jamais !

Eh bien, oui, je suis professeur et j'aime mon métier. Plus encore, j'ai de l'amitié pour tous les hommes qui aiment le leur. Inutile de dire que cela s'applique aux métiers réputés ordinaires comme à ceux réputés, je ne sais jamais très bien pourquoi, grands.

Il me semble qu'il y a deux sortes d'hommes : ceux qui aiment leur métier, et les autres. J'ai eu de l'amitié pour des généraux et des colonels parce qu'ils aimaient le commandement et l'armée. Pourtant, le ciel m'est témoin que je n'ai pas l'âme guerrière. J'entends bien que le métier des hommes n'est pas toujours celui qu'ils exercent publiquement. Alors, qu'ils en exercent un en secret !

J'ai un si grand attachement pour mon métier de professeur que l'un de mes plus grands désirs est de ne jamais en être privé. J'ai eu besoin de onze années pour en être sûr. Mais, cette fois, j'en suis sûr.

C'est brutal et ridicule comme une profession de foi. Mais cela fait du bien à dire. Et il va être trop souvent question par la suite de mes élèves et de mes cours pour que je vous cache ce point central de mon existence.

De plus, ce sont les lettres que j'enseigne, la littérature française, et en Amérique. Cela revient à dire que j'exerce un métier bizarre. Car, si bien peu de gens y pensent, beaucoup se disent confusément qu'il y a mieux à faire en ce milieu du xx<sup>e</sup> siècle, et par exemple, à remplacer les vieilles lunes poétiques par la lune réelle. Je ne suis pas de cet avis : je veux bien qu'on aille à la lune, mais cela ne fera qu'un pays de plus, un pays de plus à ignorer pour nous qui déjà ignorons si bien notre vieille terre. Et puis, sommes-nous certains qu'un alunissage vaudra jamais, en utilité et vertu, la retombée dans les profondeurs de nous-mêmes, que les étoiles du ciel astronomique auront jamais le même éclat, pour nous, que les étoiles intérieures ?

Assurément, mon métier est étrange, et je ne serais pas autrement surpris si les peuples modernes, parvenus enfin à leur maturité moderne, prenaient la décision de l'interdire.

Rien de plus naturel ! L'examen des beautés littéraires, des significations littéraires n'apporte aux hommes aucune connaissance chiffrée. C'est une perte de temps pour l'humanité technique. C'est une poussière dans l'horloge du progrès qui est aussi l'horloge du bonheur. À quoi sont-ils bons ces gens de littérature qui, en présence d'Homère, de Shakespeare et de Racine, vous soutiennent que ce qui est beau, ce qui est intelligent et ce qui est utile, ce ne sont pas seulement les mots mais ce que cachent les mots, les instants de silence, les intervalles, les suspensions, l'harmonie non visible ? L'humanité est pressée : au diable ces gens-là !

Je ne dis pas ces choses avec tristesse : elles m'amuseraient plutôt. Je dis seulement que j'ai un métier insolite, anachronique, réactionnaire et peu compris. Autant de motifs pour m'attacher à lui davantage. J'ai les sensations du pionnier au milieu des forêts dangereuses.

J'enseigne donc les lettres françaises en Amérique à cent cinquante jeunes filles. Quand je vous disais que j'avais un métier bizarre ! Mon université, qu'on appelle ici *college*, ne contient en effet que des femmes : les hommes y sont tous professeurs. Loin de me gêner, cette situation me plaît. Non seulement parce qu'on n'échappe jamais tout entier au frais murmure des jeunes filles, mais aussi parce que ce sont les filles qui tisseront un jour la trame de la vie et, pour parler « profession », qui liront les livres aux enfants, s'il reste ce jour-là des livres et des enfants.

Je donne des explications, je transmets des connaissances, j'analyse (oh, l'horrible mot !), parfois je fais aimer la langue française. Mais, avant tout, je chante : je suis tout semblable au forgeron qui chante au-dessus de sa forge.

Ce n'est pas que j'aie beaucoup d'illusions sur le commerce des intelligences : je sais bien qu'en général on ne me comprend pas, même dans les universités. On comprend ce que je dis, parce que je m'efforce d'être clair, très clair. Mais on ne comprend pas pourquoi je le dis. Et cela est naturel : je ne puis pas moi-même deviner toujours ce qui fait parler les autres. Aussi ai-je, pour la patience et la bonne volonté de mes auditeurs, un grand respect surpris.

Je suis simplement content. Je sens une allégresse monter en moi chaque fois qu'il est question de faire face à des êtres humains. Une allégresse, une générosité sans objet précis et qui porte en elle-même sa récompense, une circulation plus vive du sang et, comme disent les bonnes gens, un « feu sacré ».

Aussitôt, je n'ai plus peur. C'est étrange : je n'ai plus peur de rien. Je connais mon devoir. Je connais mes limites : je puis donc espérer les franchir. Je ne suis plus là pour le seul amour de moi. Comprenez-vous mieux que je puisse me sentir si jeune ?

Ce n'est pas la parole qui me délivre ainsi, qui modifie la pesanteur, c'est l'exercice de la parole. C'est le courant de vie qu'il crée entre cette molécule, moi, et ces autres molécules, mes auditeurs. C'est lui, c'est ce courant qui me nourrit, qui me contente, qui me fait respirer et chanter.

L'enseignement, c'est cela, à la lettre : un mouvement de la vie. Nous sommes très loin des manuels scolaires. Pourtant, il en faut de ces manuels, mais comme il faut des clous et des rivets au forgeron et les clous ne font pas la forge.

Un mouvement, un passage de la vie de mon public à moi, de moi jusqu'à mon public : ce qui veut dire que tous les sujets sont bons, qu'il est indifférent d'avoir à parler de Ronsard, de Descartes, de Labiche ou de Bergson.

Cela peut scandaliser, bien sûr, non pas le public, mais les autres professeurs, tous ceux parmi eux qui font de la hiérarchie des sujets une religion érudite. Qu'on me pardonne, je crois avoir remarqué que ceux-là ne se faisaient jamais entendre de personne. Le public est poli, il les laisse dire.

\*

Allons ! Pas de polémique ! D'autant moins qu'il est des savants que je respecte, des savants qui n'ont qu'un désir : comprendre ce qu'ils savent. Mais je parle des professeurs, et ceux-là ont un travail dont l'urgence grandit tous les jours : transmettre l'art de vivre. L'expression est trop plaisante, elle pourrait cacher notre misère. Ce qu'ils ont à transmettre, les professeurs, c'est encore plus simple : ce sont les moyens de continuer à vivre.



J'assiste avec épouvante aux progrès de la malade. Je veux parler, bien sûr, de la malade fondamentale, de celle qui nous empêche de distinguer entre le bonheur et le malheur, entre le plaisir et la joie, entre le remède et le poison, de celle qui transforme la totalité de nos sensations en sensations biologiques obscures, de celle qui annule notre odorat, notre ouïe, notre vue, notre toucher intérieurs. Et j'ai le droit d'être effrayé, parce que je constate la peine que j'ai, tout le premier, à maintenir mon agilité profonde, mon contact avec la vie à l'instant où elle me traverse.

Cette malade, je crains qu'elle n'ait un jour que deux issues : le sommeil ou la fureur. Et c'est ce que je ne puis supporter.

Je ne puis pas non plus le supporter chez mes élèves. Je ne peux pas me réjouir qu'ils apprennent la science et soient en train d'oublier la vie. Seulement, comme cette mémoire – celle de la vie –, est de toutes la plus difficile, je ne trouve pour l'exciter en eux que des moyens modestes : je leur apporte mon contentement.

Toujours le même contentement, celui d'être vivant et de m'adresser à des vivants. À ma surprise, cela suffit parfois. Je vois bien que pour quelques-uns d'entre eux l'éclairage intérieur a changé, qu'ils ne liront plus les mêmes livres des mêmes yeux, qu'ils ne trouveront plus l'ennui embusqué aux mêmes heures de leurs journées. Il en est même qui me le disent, qui me l'écrivent et qui m'apprennent à leur tour ce que je leur ai appris. C'est la plus grande récompense.

J'ai cela de bon : ma vibration. Je puis bien le dire, car je sais trop bien qu'elle ne m'appartient pas. Je sais aussi qu'elle ne durera pas, à moins naturellement que je lui donne de l'exercice. La voilà enfin ma vraie raison pour commencer un livre.

\*